

LE PROJET MIGRATOIRE DES SENEGALAIS VERS LA FRANCE: UNE ELABORATION INDIVIDUELLE ET/OU COLLECTIVE

MEDINA INA NIANG

UNIVERSITÉ DE PARIS SORBONNE (PARIS IV)

RÉSUMÉ: La perception du migrant en tant que principal protagoniste de son aventure semble compromise lorsque les choix de l'individu sont confrontés aux besoins de sa famille. Notre enquête qualitative réalisée à Dakar permet une meilleure compréhension du rôle de la famille dans la décision de migrer vers la France. Face à la pression familiale de remplir son rôle de « sécurité sociale », l'enfant devenu adulte, doit honorer sa famille et montrer sa gratitude. Dans le rêve de réussite sociale des candidats au départ, nous notons une volonté implicite de retourner au Sénégal après l'expérience migratoire et la réussite financière – donc familiale et sociale – dont elle s'accompagne. Dès lors, la famille et la société en général apparaissent comme deux adjuvants au profond désir de partir. Nous analyserons donc le rapport de l'individu au groupe, ainsi que les attentes de la migration en termes d'ascension sociale individuelle et/ou collective.

MOTS CLES : migration, Sénégalais, France, individu, famille

EL PROYECTO MIGRATORIO DE LOS SENEGALESES EN FRANCIA: UNA ELABORACIÓN INDIVIDUAL Y/O COLECTIVA

RESUMEN: La percepción del emigrante como protagonista principal de su aventura parece en cuestión cuando las decisiones individuales se valoran junto a las necesidades de la familia. Nuestra investigación realizada en Dakar permite comprender mejor el papel ocupado por la familia en la decisión de emigrar a Francia. Frente a la presión familiar de su papel de “seguridad social”, una vez que el hijo se hace adulto debe honrarla y mostrar su gratitud. En el sueño del éxito de los candidatos a partir, notamos una voluntad implícita de regresar a Senegal tras la experiencia migratoria y el éxito económico –también familiar y social- del que se acompaña. En adelante, la familia y la sociedad en general aparecen como dos componentes del deseo profundo de partir. Por lo tanto, analizaremos la relación del individuo con el grupo, así como las expectativas de la migración en términos de ascenso social individual y / o colectivo.

PALABRAS CLAVE: migración, Senegaleses, Francia, individuo, familia

Recibido: 08-06-2018/Aceptado: 09-11-2018

Ce travail s'inscrit dans le cadre plus vaste d'une recherche sur le rapport entre les imaginaires et la réalité de la migration sénégalaise vers Paris et New York. Il se fonde sur une enquête de terrain réalisée auprès de 196 répondants à Dakar afin de mieux appréhender l'imaginaire géographique des candidats au départ, la question du choix des destinations et celle de l'élaboration du projet migratoire. L'enquête a soulevé la question de la possibilité d'une élaboration individuelle d'un projet migratoire. Elle a également permis de se demander si l'individu contrôlait véritablement sa propre aventure migratoire.

La motivation du départ n'est pas seulement liée à la pauvreté et à la précarité, elle s'appuie aussi sur un imaginaire fécond d'aspects symboliques liés au départ qui poussent les candidats à constater l'urgence du départ. C'est là le premier signe que le migrant est contraint de quitter son pays d'origine car il est en proie à un imaginaire social qui fait de la migration son seul espoir d'amélioration. Nous pouvons alors nous demander à quel point il est le protagoniste principal de sa migration. Les motivations au départ des migrants sénégalais et plus généralement des Africains sont souvent résumées à la volonté d'échapper à la pauvreté ou à la guerre. Pourtant, la volonté d'échapper au malaise social et son pendant positif, la quête de la réussite pour le bien-être des familles laissées au pays, témoignent d'un altruisme de la part de ceux qui empruntent le chemin de l'émigration.

Les attentes de reconnaissance sociale dans leur pays d'origine indiquent la volonté des migrants sénégalais de tracer une trajectoire à la fois spatiale et sociale car ils espèrent que leurs déplacements vers la France s'accompagnent d'une mobilité sociale. Le projet migratoire, aussi vague puisse-t-il paraître, se construit en effet à partir d'une trajectoire économique et sociale imaginée par les candidats au départ.

Dans la perception du migrant en tant qu'acteur, il est nécessaire de comprendre comment il est devenu un migrant donc de s'intéresser aux membres de sa société d'origine. Dans le rêve d'ascension sociale des candidats au départ, il y a une volonté implicite de retourner au pays après l'expérience migratoire et la réussite financière, donc sociale, dont elle s'accompagne. Cette réussite s'inscrit dans un rapport au groupe. C'est ainsi que la famille et la société apparaissent comme deux adjuvants au profond désir de partir. Nous aborderons tout d'abord le caractère décisionnaire de la sphère familiale dans le rapport de l'individu au groupe. Ensuite, nous expliciterons les pressions familiales subies par les aspirants au départ. Enfin, nous analyserons l'impact de la famille sur leur aventure migratoire.

1. Historique de la migration sénégalaise en France

Les premières vagues de migrants sénégalais en France étaient constituées de tirailleurs démobilisés et de navigateurs restés en France pour solliciter un emploi de marin. D'un point de vue historique, la migration a assuré la prise en charge de certaines obligations familiales comme le paiement de l'impôt pendant la période coloniale et postcoloniale. Elle a également pris en charge les obligations matrimoniales comme la dot. À la fin des années 1960 suite aux sécheresses répétées dans le Sahel, les départs s'accélérent. A cette époque, une double émigration sénégalaise vers la France a pu être observée : la migration circulaire des ruraux de la vallée du fleuve Sénégal et celle de l'élite devant prendre la tête du pays après le départ des Français.

Dans le contexte des migrations circulaires, conformément aux logiques villageoises, un membre de la famille partait travailler en France et amassait de l'argent pour le bien-être collectif. Lorsqu'il rentrait, c'était au tour de l'un de ses frères de prendre le relai. L'objectif de ces rotations de travail, était d'avoir une activité rémunératrice à la fin des travaux des champs.

Face à l'augmentation de la pression démographique, les systèmes agricoles sont devenus désuets et inadéquats pour répondre aux besoins alimentaires des familles.

La migration s'est alors imposée comme principale source de revenus. L'année 1974 marque un tournant dans la migration sénégalaise en France car elle marque l'arrêt des recrutements de main d'œuvre de l'industrie automobile française qui avait favorisé l'émigration des ressortissants de la vallée du fleuve Sénégal.

Avec les désillusions nationales sur le plan politique et économique, et la sécheresse sahélienne des années 1970, le besoin d'émigrer se faisait de plus en plus sentir. Le renforcement des mesures contre l'immigration a provoqué chez les migrants la peur de rentrer chez eux car ils étaient persuadés de ne plus pouvoir retourner dans leur pays d'accueil. Mourtala Mboup note qu'au début des années 1980, la présence des commerçants sénégalais était effective sur l'ensemble du territoire français. Ce réseau s'est densifié dans les régions antérieurement occupées et s'est ramifié sur toute la côte méditerranéenne.¹ Au milieu des années 1970 le regroupement familial, conséquence directe des restrictions successives à l'entrée sur le sol français, a donné naissance aux migrations familiales définitives ou de longue durée avec une féminisation de l'émigration sénégalaise en France. Selon l'Office des Migrations Internationales (OMI), plus de 10 000 Sénégalais ont émigré en France au titre

¹ MBOUP, Mourtala : *Les Sénégalais d'Italie- Emigrés, agents du changement social*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 32.

du regroupement familial entre 1975 et 1995.² L'immigration sénégalaise a longtemps été le fait du groupe, de la famille ou du clan. Cette tendance a évolué et aujourd'hui cette migration développe un aspect plus individuel, même si la famille conserve un rôle important dans ce phénomène migratoire.

2. Une sphère familiale décisionnaire

Pour les tenants de la nouvelle économie de la migration du travail, la migration repose sur un choix collectif fait par un groupe d'individus, souvent le ménage, dans une situation d'imperfections des marchés, en raison de problèmes notamment d'ordre économique ou climatique. Afin de limiter les risques, une famille peut choisir d'envoyer un membre du ménage à l'étranger.³ La nouvelle économie des migrations considère la migration comme une stratégie de gestion de risque. Comme l'écrit Etienne Piguet : « avoir un enfant à l'étranger peut ne pas être optimal en période de récoltes « normales » mais vital en cas de crise. »⁴ La famille devient donc une unité de prise de décision et le migrant peut faire l'objet de pressions émanant de cette dernière.

La sphère familiale constitue en effet en Afrique l'un des lieux sociaux où se prennent les décisions les plus significatives de la vie de l'individu. De ce point de vue, il est donc légitime que pour un projet qui implique une séparation avec la famille, que celle-ci soit associée comme dans le cadre des migrations circulaires de la vallée du fleuve Sénégal vers la France. Avant l'instauration du visa d'entrée obligatoire, ce système essentiellement adapté au milieu rural permettait au migrant de retourner définitivement chez lui et de financer un membre de sa famille qui prenait le relai et assurait l'entretien de la famille. Cette rotation des flux facilitait la stabilité des liens familiaux et la prise en charge des activités agricoles.

Aussi, dans le cadre d'un projet de migration illégale, la mobilisation de la famille, peut parfois se traduire par un appui financier ou mystique et spirituel par le biais de gris-gris et de prières par exemple. Et c'est ainsi que les membres de la famille peuvent parfois donner leur accord à une décision de migrer clandestinement même si dans la majorité des cas dont il a été question au cours de l'enquête menée à Dakar, les aspirants au départ ont fait ce choix

² TALL, Serigne Mansour, « La migration internationale sénégalaise : des recrutements de main d'œuvre aux Pirogues », in DIOP, Momar Coumba (dir.), *Le Sénégal des migrations, Mobilités, identités et sociétés*, Paris, Editions Khartala, ONU-Habitat et CREPOS, 2008, p.52.

³ MASSEY et al. : « Theories of International Migration: A Review and Appraisal », *Population and Development Review*, Vol.19, n° 3 (1993), pp. 431-466.

⁴ PIGUET, Étienne : « Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle », *Revue européenne des migrations internationales*, 229 (2013), pp. 14-16.

extrême sans en informer leurs proches.

Comme le soutient l'économiste Adam Smith, « chaque individu qui est capable de travailler est plus ou moins employé à un travail utile et s'efforce autant qu'il le peut de fournir les nécessités et les commodités de la vie à lui-même ainsi qu'à ceux de sa famille ou de sa tribu qui sont trop vieux, trop jeunes ou trop invalides pour aller chasser et pêcher »⁵. Dans cette perspective, la migration devrait être entreprise par les plus jeunes, souvent plus vigoureux, dans le but d'être bénéfique au clan. La migration est donc entreprise dans le but d'être bénéfique pour le groupe. Et ce pour atteindre un idéal communautaire comme chez Aristote, qui décrit la « communauté » comme une vie de village, autarcique et heureuse.

Les membres d'une même famille semblent alors représenter un tout indissociable, chacun de ses membres s'efforçant d'œuvrer pour le bien collectif. Le sociologue allemand Ferdinand Tönnies a inventé deux catégories pour distinguer deux types d'associations d'humains *Gemeinschaft* et *Gesellschaft*. *Gemeinschaft*, traduit par « communauté », est formé de l'adjectif *Gemein*, ce qui est commun. Ce premier type d'association désigne un groupe de personnes qui sous un certain aspect, se ressemblent, ont des points communs. Elle pourrait renvoyer à une communauté d'origine, de langue, de religion, de mœurs, qui existe dès la naissance ou peu après. La notion de *Gemeinschaft* relève de l'organique, et pour Durkheim c'est par ce caractère qu'elle se distingue essentiellement de *Gesellschaft*⁶.

Selon Durkheim, si la famille est la forme la plus parfaite de la *Gemeinschaft*, ce n'est pas la seule. En d'autres termes, la ressemblance physique, ou la ressemblance culturelle supposée, ne saurait systématiquement impliquer un destin similaire ou un mode de pensée commun. Dans ce concept de *Gemeinschaft*, l'existence d'un membre ne peut se concevoir en dehors du corps auquel il appartient. La séparation d'avec le corps social représenterait une mort symbolique. Par exemple, selon l'église catholique, à propos du baptême, considéré comme une initiation, « en agrégeant le nouveau baptisé à la communauté chrétienne, l'initiation exprime d'emblée le caractère communautaire de devenir chrétien. On ne peut vivre isolément en chrétien... »⁷ *Gesellschaft* implique pour Durkheim « un cercle d'hommes » qui vivent ensemble de manière pacifique mais caractérisés par leurs différences plutôt que par leur unité. Dans la *Gesellschaft* chacun serait aussi selon Durkheim « pour soi et dans un état d'hostilité vis-à-vis des autres ».⁸

⁵ SMITH, Adam, *Recherche sur la Nature et les Causes de la richesse des nations livre I et II*, Paris, Economica, 2000, p.3.

⁶ DURKHEIM, Emile, « Communauté et société selon Tönnies », *Sociologie*, N°2, vol. 4, 2013.

⁷ Portail de la liturgie catholique, « Le baptême, entrée dans la communauté chrétienne », <<http://www.liturgiecatholique.fr/Le-bapteme-entree-dans-la,4223.html>>, consulté le 10 mai 2015.

⁸ DURKHEIM, Emile, « Communauté et société ... ».

3. Les pressions familiales

L'enfant devenu adulte est tenu de remplir son rôle de « sécurité sociale », d'honorer ses parents ou tout adulte qui les aurait pris en charge. Le terme employé en wolof pour faire référence à cette réalité est *sagal* ; ce terme comporte la même racine que le verbe *siggil* qui signifie « relever la tête », en d'autres termes la migration aurait pour but d'honorer ses proches et de les rendre fiers et de rehausser leur statut social.

Le fonctionnement de la famille sénégalaise est aussi révélateur. Comme l'affirme Abdoulaye Kane, les demandes et l'obligation sociale de redistribution sont si pressantes que seuls les migrants dotés d'une forte personnalité peuvent surmonter cette pression et faire subsister leur affaire près de leurs villes ou villages natals. La migration devient alors la seule option viable permettant aux migrants d'échapper à la pression sociale que subit l'individu poussé à redistribuer ses richesses⁹.

Ainsi, la décision de partir, bien qu'individuelle est aussi collective car des familles entières dépendent des transferts d'argent des migrants. Cependant, la recherche de l'identité individuelle prime sur l'identité du groupe car le candidat au départ souhaite exploiter ses propres capacités et découvrir la valeur de ses aptitudes, même si son groupe en est le principal bénéficiaire. Selon Pierre Bourdieu¹⁰, la plupart des migrants possède un capital social ou culturel, à savoir des aptitudes, une formation, un savoir-faire, qu'ils auront la possibilité de mettre en valeur dans le pays qui les accueillera.

Le respect d'autrui se gagne à partir du moment où l'on parvient à subvenir aux besoins de sa famille, d'autant plus que le système social sénégalais requière qu'à un certain âge les rôles soient inversés et que ce soit au tour des descendants de prendre leurs parents en charge, en guise de reconnaissance de leur avoir donné naissance et de les avoir élevés. Les retraites sont insuffisantes pour couvrir les besoins des bénéficiaires et les relations familiales s'apparentent parfois à des relations purement monétaires. Le Sénégal a connu, entre 1980 et 2000, une détérioration de sa situation économique et sociale, qui a engendré de profondes disparités sociales. Il constate également que de nos jours, « les rapports monétaires parasitent l'essentiel des rapports sociaux »¹¹. La prise en charge sociale des

⁹ KANE, Abdoulaye, LEEDY, Todd H., (Dir.): *African Migration: Patterns and Perspectives*, Indiana University Press, 2013, p. 4.

¹⁰ BOURDIEU, Pierre : « Le Capital Social. Notes Provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 31 (1980), pp. 2-3.

¹¹ TALL, Serigne Mansour, « Des recrutements de main-d'œuvre aux pirogues », DIOP, Momar Coumba Diop, Momar Coumba (dir.) : *Le Sénégal des migrations, Mobilités, identités et sociétés*, Éditions Khartala, ONU-Habitat et CREPOS, 2008, p. 45.

familles étant leur motivation principale, les candidats au départ pensent être suffisamment armés de leur bravoure pour être capables de soutenir leurs familles plus élargies que nucléaires, dès qu'ils seront arrivés dans les pays ciblés.

Alejandro Portes a montré les effets de la «solidarité non choisie» et la de «confiance obligatoire», sur l'action économique collective dans les communautés migrantes¹². Cette notion de solidarité obligatoire est intéressante dans le cas empirique de la migration sénégalaise. En effet, malgré l'importance de la sphère familiale, s'en éloigner peut devenir salubre pour tous ceux qui entrevoient la migration comme une aventure aussi humaine que financière et y perçoivent la possibilité de grandir humainement et non pas exclusivement un enjeu économique.

Les témoignages des répondants permettent une meilleure compréhension du rôle de la famille dans le choix migratoire.

Le témoignage de Samba, chauffeur de taxi à Dakar, confirme l'idée selon laquelle la famille constitue l'une des motivations principales du désir de s'expatrier. Il soulève le sentiment de honte vécu par les enfants devenus adultes qui endossent désormais la tâche de soutenir financièrement leurs familles sans en être toujours capables :

Il y a beaucoup de gens qui sont là, qui veulent partir pour aider leurs parents. On n'a pas les moyens d'aider nos parents. Ils sont devenus vieux, c'est notre rôle de les aider, mais on n'a pas de moyens... Mais si tu restes là sans rien et que ta famille te regarde tous les jours, que tu as le cœur pour les aider mais pas d'argent, ça c'est une situation un peu bizarre. Il y a beaucoup de jeunes Sénégalais de 18 ans ou 20 ans qui sont en prison juste parce qu'ils veulent aider leurs parents. Parfois, ils préfèrent être en prison. Par exemple, si tu es dans une maison et que tu n'apportes jamais d'argent, ça fait vraiment très mal !¹³

Serigne, un autre répondant raconte la pression que sa mère lui a fait subir :

Quand je venais d'arriver en France et que je ne trouvais pas de travail, ma mère m'a appelé pour me demander pourquoi je ne trouvais pas de travail alors qu'un autre immigré qui venait d'arriver et qu'on connaissait avait emprunté des papiers pour se faire embaucher, et commençait à envoyer de l'argent. Je lui ai dit que c'était sa chance. Si je n'étais pas si croyant, j'aurais pu voler pour satisfaire ma mère.¹⁴

Face à la pression exercée par sa mère impatiente, ce répondant évoque le rôle néfaste que peuvent parfois jouer les parents et la famille en poussant certains à recourir à des

¹² WALDINGER, Roger : « Le débat sur l'enclavement ethnique : revue critique », *Revue européenne des migrations internationales*. Vol. 9, n° 2. pp. 15-29.

¹³ Samba, non-migrant, Dakar, mai 2011.

¹⁴ Serigne, non-migrant, Dakar, mai 2011.

pratiques illégales, dans le but de respecter la logique de redistribution des gains. La famille tient donc un rôle prépondérant dans l'émigration des sénégalais. Elle exerce une pression plus ou moins forte, passive ou active sur le candidat à l'émigration.

4. Le rêve d'une ascension sociale

J'ai des copains d'enfance qui sont partis en Europe et qui y ont vécu à peine 5 ans, moi je suis là, je n'ai même pas bougé. Eux, ils ont des villas, de belles maisons et des voitures. Mais ça c'est la vie. Ici au Sénégal, quand tu n'as pas l'argent, on dit que tu es pourri. Parce que les gens ici, ils ne croient en rien du tout, ils ne croient qu'en l'argent. C'est grâce à l'argent qu'on est respecté. Par exemple quelqu'un comme moi n'est jamais respecté, parce que je n'ai pas d'argent.¹⁵

Habib, commerçant à Dakar explique en ces termes son sentiment d'être méprisé ainsi que ses motivations à s'expatrier. Il souligne ainsi l'importance de la migration dans l'ascension sociale dans la société sénégalaise, qu'il perçoit comme une société rongée par le matérialisme. Il met également en avant l'importance de l'enrichissement dans l'acquisition du respect. L'enrichissement postérieur à l'expérience de l'émigration est donc susceptible de modifier le regard porté sur une personne auparavant dénigrée. Knut Graw mentionne la frustration de certains aspirants au départ sénégalais de devoir se contenter des copies chinoises ou coréennes des appareils électroniques, ou de se contenter de vêtements usagés. Il raconte également que certains parents disent à leurs enfants qu'ils « ne sont rien » lorsqu'ils ne travaillent pas ou ne gagnent pas assez d'argent.¹⁶

Le but de la migration semble être de gagner de l'argent afin d'avoir accès à l'économie et aux possibilités sociales associées à l'argent : soutenir une famille financièrement, pouvoir se marier, créer un petit négoce, construire une maison etc. La polygamie est aussi un phénomène déclencheur de la migration car dans certains foyers, le fait d'avoir un enfant à l'étranger contribue au prestige d'une épouse par rapport aux autres.

Les transferts de fonds des migrants ont occupé une large part des études sur les phénomènes migratoires. Selon les estimations de la Banque mondiale, les transferts de fonds des migrants subsahariens vers leurs pays d'origine respectifs s'élevaient à 32 milliards de dollars pour l'année 2013. Pour le Sénégal en particulier, le montant des transferts des migrants équivalait à 10% du Revenu national brut (RNB) en 2012 et à 8% pour le Nigéria. Ces résultats proviennent d'une enquête réalisée auprès de 10.000 foyers dans cinq pays de

¹⁵ Habib, non-migrant, Dakar, mai 2011.

¹⁶ GRAW, Knut, SCHIELKE, Samuli (eds): *The Global Horizon, Expectations of Migration in Africa and the Middle East*, Leuven University Press, 2012, pp. 34-35.

l'Afrique subsaharienne : Le Burkina Faso, le Kenya, le Nigéria, le Sénégal et l'Ouganda. Au Sénégal et au Burkina Faso, 20% des foyers recevraient des remises provenant de l'étranger.¹⁷ Quant à l'aide au développement nette reçue par le Sénégal, elle aurait été de 1.080.180.000 pour la période allant de 2010 à 2014 et correspondait à 7.8% du Revenu national brut (RNB) et à 78 dollars par habitant de 2010 à 2014¹⁸ soit d'un peu plus de 15 dollars par personne et par an.

Ces chiffres permettent de mieux valoriser les transferts de fonds des migrants sénégalais pour les familles laissées derrière car ils représentent une garantie de mieux-être, contrairement à l'aide au développement dont l'usage est parfois source d'inquiétude pour la population. Cette instrumentalisation du migrant pourrait annoncer le statut décadent de son humanité au profit de son statut de signe de prospérité.

5. Famille et réseaux en migration

De nombreux migrants partent parce qu'ils espèrent trouver des proches ou des connaissances pour les soutenir et les guider à leur arrivée. Les réseaux constituent ainsi une forme de « capital social » et en quelque sorte une nouvelle famille à retrouver. Ils représentent pour Ibrahima Cissé « une base pour constituer des chaînes migratoires où circulent de l'information, des appuis et des migrants ». ¹⁹ C'est ainsi grâce au dynamisme des différents réseaux migratoires que l'envie de se diriger vers telle ou telle destination va s'exacerber chez le candidat au départ.

On note une absence de communauté organisée sur laquelle les migrants pensaient parfois compter, d'où leur désillusion lorsque qu'ils prennent conscience que l'individualisme est une des caractéristiques de leur société d'accueil. En France, les Sénégalais doivent donc se résoudre à vivre « sans la communauté ».

Au Sénégal, malgré certaines situations d'extrême pauvreté, la clochardisation est un phénomène très marginal qui touche surtout les malades mentaux dont les comportements sont imprévisibles. Souleymane Jules Diop, Secrétaire d'Etat sénégalais a exprimé l'idée selon

¹⁷ AGA, Gemechu Ayana, MARTINEZ PERIA Maria Soledad: "International Remittances and Financial Inclusion in SubSaharanAfrica", juillet 2014, *Banque mondiale*, <<http://www.wds.worldbank.org/external/default/WDSPContentServer/WDSP/IB/2014/07/30/00015834920140730132835/Rendered/PDF/WPS6991.pdf>> consulté le 20 décembre 2014.

¹⁸ *Banque mondiale*, « Aide publique au développement nette et aide publique reçues », <<http://donnees.banquemondiale.org/indicateur/DT.ODA.ALLD.CD/countries>> consulté le 20 décembre 2014.

¹⁹ BOLZMAN, Claudio, GAKUBA, Théogène-Octave, CISSE, Ibrahima : *Migration des jeunes d'Afrique subsaharienne- Quels défis pour l'avenir ?*, Paris, L'Harmattan, 2011, p.21.

laquelle les candidats au départ devraient être encouragés à rester au Sénégal : « Ils échouent et sont gênés de rentrer. Ils font pitié à voir quand on les voit mendier pour manger ... Nous devons convaincre les jeunes Sénégalais de rester et d'œuvrer ensemble au développement du pays »²⁰. Malgré ce genre de discours d'intention, l'absence de politique publique constructive ne motive guère les candidats au départ à rester.

Pape, agent de sécurité ne s'est pas donné le temps de réfléchir à ses impressions de la France car il était absorbé par le besoin de soutenir sa famille concrètement. La perception du migrant de sa société d'accueil paraît alors secondaire :

*Mes impressions de la France ont été secondaires. Parce qu'on ne vit pas en France, on est simplement attirés par le travail pour pouvoir subvenir aux besoins de la famille. Il n'y a pas une vie ici.*²¹

6. La solidarité en déclin ?

Antoinette, mère au foyer évoque la difficulté de se retrouver en famille car elle trouve les liens familiaux distanciés en France par rapport au Sénégal:

*Je n'ai pas été trop déçue de la France. Le seul problème c'est qu'ici il n'y a pas la famille comme en Afrique. Parce que nous sommes très famille. La maison familiale est toujours pleine. Ma maman est l'aînée de la famille et elle a pratiquement élevé tous ses frères et sœurs les plus jeunes, elle leur a payé l'école. J'ai grandi avec eux dans la même maison où on était nombreux. Pourtant ma mère n'a eu que deux enfants. Avec le temps, ils ont commencé à travailler et à quitter la maison parce qu'ils s'étaient mariés. Mais on a toujours eu du monde. Le problème quand tu arrives c'est ça. Tu ne vois pas la famille. Et pour les membres de la famille qui sont ici, avant de les voir il faut téléphoner, prendre rendez-vous. On ne peut pas débarquer chez les gens à l'improviste... C'était dur. C'est comme si les gens se fuyaient. Et moi je n'avais pas l'habitude. Une fois j'ai appelé une de mes tantes et elle m'a dit qu'elle me rappellerait pour qu'on se voie au parc. J'ai dit : « au parc ? Mais Tata, t'as pas de maison ? » C'est pour montrer que les gens ne veulent même pas que tu saches où ils habitent. Ils ne veulent pas que tu viennes voir si c'est un deux pièces ou une chambre... On se rencontre, au parc, dans le métro, ou au restaurant... Ça, ça m'a travaillé ! [...] Ici tu te gère toi-même, chacun apprend à se gérer.*²²

Ousmane., retraité, trouve que les étudiants se désintéressent de leurs aînés qui n'ayant pas fait d'études se trouvent incapables de défendre leurs droits dans le pays d'accueil. Il déplore l'absence d'une véritable solidarité et aurait aimé pouvoir se reconstituer une famille en migration :

²⁰ Xibaaru, « Souleymane Jules Diop face aux immigrés Sénégalais clochards et mendiants », 04 décembre 2014, <<http://xibaaru.com/people/souleymane-jules-diop-face-aux-immigres-senegalais-clochards-et-mendiants/>>, 13 mars 2015

²¹ Pape, migrant à Paris depuis 12 ans, juillet 2013.

²² Antoinette, Migrante à Paris depuis 5 ans, mars 2014.

*Ceux qui ont étudié devraient venir nous voir pour vous assurer que tout vas bien, que nos droits sont respectés et que nous ne manquons de rien. Gadio, l'ancien ministre en 1974 il était ici, c'était un étudiant. Mais chaque weekend, il allait dans les Foyers pour aider les gens. Mais actuellement, tu ne vois personne aider les gens. Les étudiants restent entre eux et n'essaient pas de rencontrer les autres pour les aider à remplir leurs papiers et s'assurer que leurs droits sont respectés. Si on n'a pas étudié, c'est normal qu'on ne connaisse pas nos droits, c'est votre rôle de nous aider. Vous avez étudié, vous savez ce qui manque dans nos dossiers par exemple. Moi je peux remplir mes formulaires même si je n'ai pas beaucoup étudié. Mais il y en a qui ne savent pas les remplir. Maintenant dans les administrations, on refuse de remplir nos dossiers à notre place. Parce que s'il y a des erreurs, ils ont peur qu'on les accuse, alors ils refusent.*²³

Certains répondants à notre enquête parisienne ont souligné le déclin de la solidarité envers les nouveaux-arrivants caractérisé par un refus de les héberger chez soi, une pratique auparavant courante et naturelle. C'est le cas de Mathy, une cliente d'un atelier de retouches dans le 18^e arrondissement :

*Avant on pouvait t'héberger jusqu'à ton retour. Aujourd'hui, il n'y a plus cette solidarité. Chez nous, nous avons accueilli pas mal de Sénégalais et même d'autres Africains : des Camerounais, des Ivoiriens...D'ailleurs, il y a un Camerounais qui a vécu chez nous pendant 10 ans, puis il s'est évaporé dans la nature. Maintenant, les gens ne donnent même plus leur véritable adresse en France, de peur qu'on les envahisse.*²⁴

Issa, employé dans l'atelier de retouches du 18^e arrondissement appuie cette idée et souligne la nécessité d'être prudent envers ses compatriotes :

*Si tu veux faire des « affaires de solidarité », tu vas le regretter parce que la personne que tu as aidée va te faire un de ces coups, dont tu auras du mal à te remettre et qui te fera regretter de l'avoir hébergée.*²⁵

Aissatou, mère au foyer perçoit quant à elle une certaine concurrence entre les Sénégalais de Paris qui serait à l'origine d'un effacement de toute forme de solidarité envers les nouveaux-arrivants ; selon elle, chacun voudrait surpasser l'autre dans sa quête d'un statut plus élevé :

*On se fait des méchancetés parce qu'on se dit qu'on est tous venus chercher mieux, donc si tu dois aider quelqu'un tu ne le fais pas parce que tu te dis : « je ne veux pas que sa situation soit meilleure que la mienne » ; alors certains ne veulent même pas orienter les nouveaux-arrivants. Il y a sûrement des communautés solidaires mais pour moi les Sénégalais ne sont pas solidaires.*²⁶

²³ Ousmane, Migrant à Paris depuis 30 ans, septembre 2013.

²⁴ Mathy, Migrante à Paris, août 2013

²⁵ Issa, Migrant à Paris, août 2013

²⁶ Aissatou, Migrante à Paris depuis 5 ans, mars 2014.

7. De nouveaux rapports de genre en migration

Le Fonds des Nations Unies pour la population (FNUAP) a centré son rapport annuel de 2005 sur l'impact du travail des femmes migrantes dans leur pays d'origine et de destination. Selon ce rapport, les transferts de fonds des femmes serviraient plus que ceux des hommes à couvrir les besoins des familles laissées derrière.²⁷ Au Sénégal, les hommes ont tendance à résumer leur rôle d'époux à celui de pourvoyeur. Pourtant, certains Sénégalais exigent de leurs femmes qu'elles participent aux dépenses du foyer tout en prenant en charge les tâches domestiques, ce qui provoque parfois la mésentente au sein des couples sénégalais.

Le pouvoir financier de la femme est rehaussé dans les pays d'accueil et par conséquent au Sénégal aussi, grâce à sa nouvelle autonomie financière. Celui de l'homme semble parfois l'être par sa capacité à prendre une nouvelle épouse, plus jeune, dans le pays d'origine. Comme l'affirment Mamadou Diouf, l'accès « aux plus beaux corps de femmes » traduit un modèle de réussite sociale.²⁸

Certains migrants sénégalais ont tendance à préférer épouser des femmes qui vivent au Sénégal plutôt que les femmes sénégalaises célibataires de leurs pays d'accueil, peut-être déjà trop « compromises » à leurs yeux. Parfois, ils choisissent ces femmes parce qu'elles ne connaissent pas encore le fonctionnement du pays d'accueil et paraissent donc plus faciles à dominer.

8. « Protéger » la famille sénégalaise en migration

En France, on attend des populations immigrées qu'elles s'assimilent à la culture française et qu'elles fassent de leurs propres cultures des cultures « privées ». Le terrain parisien révèle une certaine méfiance de la part des Sénégalais vis-à-vis de la culture de leur pays d'accueil. Dans le discours de certains répondants à Paris, la mise en avant de la nécessité de protéger leurs « valeurs sénégalaises » ressemble à une résistance contre la « culture dominante ».

La culture et le fonctionnement du pays d'accueil constituent une menace pour l'autorité du migrant sur sa famille. Amadou, 60 ans, restaurateur à Paris déplore un enfermement dans la « réalité africaine » :

²⁷ UNFPA, « Rapport annuel 2015 », http://www.unfpa.org/sites/default/files/pub-pdf/annual_report05fr.pdf, consulté le 6 mars 2015

²⁸ DIOUF, Mamadou, « Des cultures urbaines entre tradition. et mondialisation », in DIOP, Momar-Coumba (dir), *Le Sénégal contemporain*, Paris, Karthala, p. 284.

Avant au Sénégal, les parents étaient réticents à amener leurs enfants à l'école française parce qu'ils avaient peur de ne plus pouvoir les contrôler, ils souffraient d'un manque de confiance en eux-mêmes et refusaient à cause de ça. Le problème africain c'est ça. On a parfois tellement peu confiance en nous-mêmes, il faut se dire que quand c'est bon c'est universel, il ne faut pas s'enfermer dans la réalité africaine... J'ai des enfants, ils sont nés ici, je ne leur ai jamais demandé de se méfier de la culture française. Je leur dis : « On vit en France mais on est aussi Sénégalais, prenez ce qu'il y a de bon ».²⁹

La nostalgie du pays d'origine empêche certains migrants de s'impliquer dans un processus d'intégration qui pour eux semble se résumer à un reniement de leur propre culture d'où leur crainte de voir leurs enfants trop enracinés dans le pays d'accueil alors qu'il est la plupart du temps le seul pays que ces migrants de la seconde génération ne connaissent. Des répondants ont comparé les enfants nés en France avec ceux qui sont nés au Sénégal. Selon certains d'entre eux, les seconds auraient moins de problèmes à s'adapter en France « *parce qu'ils savent d'où ils viennent* ». C'est l'avis de Pape, agent de sécurité qui affirme que la France n'est pas son pays. Cela rejoint l'idée du migrant qui serait « en mission » pour sa famille. Certains migrants souhaitent voir leurs enfants grandir au Sénégal avant de les rejoindre en France afin qu'ils n'oublient pas leurs racines au contact de leur société d'accueil:

Pour les personnes qui ont compris la vie de chez nous, il n'y a pas trop de problème. C'est surtout pour les personnes qui sont nées ici ; ils sont perdus. C'est pourquoi beaucoup d'immigrés veulent faire vivre à leurs enfants la vie de chez nous avant de les ramener en France, pour qu'ils prennent conscience des choses (Pour qu'ils connaissent bien leur culture d'origine et conservent ces repères). Ils ont besoin de voir les choses de plus près pour comprendre leur histoire et leur culture. C'est pourquoi certaines familles tiennent à y aller souvent.³⁰

Parfois, les parents menacent leurs enfants de les renvoyer au « bled ». En ce sens le pays d'origine représente une destination punitive. Comme le remarque Mahamet T'iméra, en réponse aux difficultés rencontrées dans l'éducation de leurs enfants, « le renvoi des jeunes garçons ou filles intervient lorsqu'ils sont jugés trop éloignés par leurs comportements des valeurs traditionnelles des parents »³¹. Eloigner leurs enfants temporairement semble être une façon radicale de rejeter les codes culturels du pays d'accueil dans lesquels ils ne se reconnaissent pas.

²⁹ Amadou, migrant à Paris depuis 40 ans

³⁰ Pape, Migrant à Paris depuis 12 ans, juillet 2013.

³¹ TIMERA, Mahamet : « L'immigration africaine en France : regards des autres et repli sur soi », *Politique africaine* n° 67 (1997), pp. 41-47., <<http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/067041.pdf>>, consulté le 3 janvier 2014.

Dès lors, une nouvelle forme de sacrifice familial apparaît. Après avoir consenti à partir pour aider ses proches, le migrant a fondé une famille dans son pays d'accueil dont il éloigne un ou plusieurs membres à son tour. La plupart des enfants « envoyés » au Sénégal, en plus de ne pas avoir leur mot à dire, doivent vivre sans leurs parents au quotidien. Pour Ousmane Kane, la peur du changement est la principale origine de ce choix d'une « famille transnationale »³².

9. La problématique du retour vers les siens

A Paris, Souleymane, vendeur de fruits et légumes exotiques au marché, après s'être rendu compte que la migration ne tiendrait pas ses promesses, nous informe qu'il n'est pas aussi simple de retourner au pays. En effet, nombreux sont les migrants qui s'endettent pour pouvoir acheter leur billet d'avion et survivre dans le pays d'accueil les premiers temps :

Tout est compliqué ici. Je ne pouvais pas retourner chez moi aussitôt après m'en être rendu compte. Parce que le billet qu'on gaspille, avant de récupérer son prix, il faut du temps. Et en plus on ne peut pas se permettre de repartir les mains vides. On a gaspillé beaucoup d'argent pour venir ici, il faut le récupérer avec un bon supplément pour rentrer au pays. Il faut travailler. Tu ne peux pas gagner suffisamment d'argent ici, mais tu peux en gagner quand même un petit peu pour la famille. J'ai mes parents, mes frères et sœurs et ma femme qui sont là-bas. [...] Je ne sais pas dans combien de temps, mais je prévois de retourner au Sénégal. Dès que j'ai construit une maison en Afrique, et que je la loue, je peux y retourner. Mais avec tout ce temps que j'ai perdu, je ne peux pas y aller sans avoir de quoi vivre. On est coincé ici hein ! Chaque mois je dois envoyer entre 200 et 300 euros à ma famille, ça aussi c'est très difficile. Et je dois payer mon loyer aussi. J'habite avec un Guinéen et un Ivoirien dans un studio. C'est l'Afrique de l'ouest. On s'entend bien... Chacun a sa chance dans la vie. Il y en a qui viennent pour qui c'est facile, ils ont rapidement des papiers, ils trouvent un bon boulot et ils gagnent leur vie, tranquilles. Mais je dirais que ce n'est pas le cas pour la majorité [...]»³³.

Avant leur départ, les migrants donnent souvent une durée indicative de leur séjour à l'étranger. Souvent, elle n'excède pas cinq ans. Peu après leur arrivée, ils s'aperçoivent que la durée de leur séjour sera plus longue que prévu. Ainsi arrive le temps des désillusions. Le changement de situation administrative influe également sur la durée du séjour des migrants. En effet, tant que leur situation administrative est en règle, les migrants ne concrétisent que rarement leur envie de retourner au Sénégal. Le retour au Sénégal constitue alors davantage une chimère, une envie profonde, qu'un aboutissement logique de la migration internationale

³² KANE, Ousmane: *The Homeland is the Arena. Religion, Transnationalism, and the Integration of Senegalese Immigrants in America*, Oxford and New York, NY: Oxford University Press, 2011, p. 205

³³ Souleymane, Migrant à Paris depuis 8 ans, mars 2014.

sénégalaise. Il représente également pour les migrants une motivation pour continuer de supporter leurs conditions de vie et de travail souvent difficiles.

Boubacar, vendeur dans un magasin de produits exotiques paraît décontenancé face à la question du retour, ce qui nous fait penser que le retour est plus un mythe qu'un projet véritable :

Pour l'instant je suis là et je n'ai aucune idée du moment où je vais retourner au Sénégal. Mais il est clair que je préférerais rentrer au Sénégal que de passer toute ma vie ici. Je voulais continuer ma vie en France, pour améliorer ma situation... Quand on laisse sa famille derrière, il est naturel d'y penser constamment. On rentre que lorsqu'on obtient ce que l'on est venu chercher. Il faut retourner près de sa famille et aider à faire avancer son pays, une fois que l'on a atteint ses objectifs.³⁴

10. La peur de vieillir en migration

L'État n'a pas réellement pris de dispositions dans l'éventualité où les migrants passeraient leur retraite en France ; il a toujours été question qu'ils retournent chez eux, pourtant, nombreux sont ceux qui restent en France. Ainsi, l'intégration totale des retraités sénégalais à la société française constitue un nouveau phénomène qui n'a jamais été envisagé par les pouvoirs publics, encore moins par les immigrés eux-mêmes. Les retraités maghrébins appelés les *Chibanis* (littéralement « cheveux blancs » en arabe dialectal) sont arrivés en France durant les Trente Glorieuses pour reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale, ils ont passé toute leur vie à travailler. Aujourd'hui à la retraite, ils connaissent des difficultés similaires à celles des Sénégalais vieillissants.

Antoinette, mère au foyer, situe son retour au moment de la retraite. Sa hantise serait que ses enfants la placent en maison de retraite :

Je pense au retour, mais pas maintenant. J'irai en vacances parce que depuis que je suis là je n'y suis pas retournée. Et le jour où je vais prendre ma retraite je vais rentrer définitivement, mais ce n'est pas pour tout de suite. Le Sénégal ne me manque pas du tout. Ma grande fille est là-bas, elle fait une licence en ressources humaines. Elle est déjà venue en vacances pour me voir, j'ai toute ma famille là-bas, ma mère, mes tantes, mes oncles... Mais le Sénégal ne me manque pas. Ma mère est venue aussi... Je vois les gens qui sont proches de moi. Ma vie est ici, mon mari est ici, j'ai un enfant de deux ans né ici... On est toujours étrangers en France parce qu'on se dit qu'on est venu chercher mieux, et tôt ou tard on va retourner. Nous nous considérons nous-mêmes comme des étrangers parce qu'on se dit qu'après la retraite ça va être compliqué, que nos enfants vont nous envoyer en maison de retraite. Avant que ça n'arrive je serai rentrée.³⁵

³⁴ Boubacar, Migrant à Paris depuis 4 ans, juillet 2013.

³⁵ Antoinette, Migrante à Paris depuis 5 ans, mars 2014.

Khaly, 43 ans, a aussi exprimé sa peur de vieillir en France : « *On se pose la question existentielle de savoir si on a vraiment envie de vivre ici. Je n'ose pas imaginer comment je vivrais mes vieux jours ici. Les vieux sont parqués comme des momies dans les maisons de retraite et ça coûte très cher. Ça fait peur.* »³⁶

Le retour constitue une étape de la trajectoire tracée lors de l'élaboration du projet migratoire, mais il peut s'apparenter à un mythe du fait de la crainte qu'il occasionne. La crainte du retour est plus amplifiée que la peur du départ, bien que ce départ se fasse pour rejoindre l'inconnu et que la projection du retour se fasse en parfaite connaissance du terrain.

11. Retour et exigences familiales

Bien qu'il soit souhaité par la majorité des répondants, le retour est perçu comme un risque. Les migrants sont souvent dissuadés par leurs familles de rentrer au pays où « il n'y aurait rien ». Souvent, pour répondre à l'expression de leur lassitude et leur désir de retourner au pays, certains membres de leurs familles leur disent : « *qu'est-ce que tu veux venir faire ici, untel est rentré et il se lève tous les jours sans savoir ce qu'il fera de ses journées ?* »³⁷

Ndèye., étudiante, souligne le caractère risqué du retour spontané au Sénégal et souligne la nécessité de rentrer avec un projet professionnel :

*[...] Il y a quelques mois, mon père m'a dit qu'il souhaitait que je rentre. C'était dur mais je lui ai expliqué que je n'avais pas forcément envie de rentrer et les conditions n'étaient pas remplies pour que je rentre au Sénégal. Je me dis que ce ne serait pas une mauvaise chose de rentrer parce que mes parents ont besoin de ma compagnie. Mais je ne peux pas rentrer sans projet professionnel.*³⁸

Les répondants ont évoqué la dépendance et les attentes de ceux laissés derrière. Les immigrés sénégalais ont souvent pour obligation de faire vivre leurs familles restées au pays qui se montrent assez exigeante en raison de l'image d'opulence et d'abondance qu'elles ont de l'Occident. En effet, les besoins de leurs proches enferment parfois les migrants dans leur pays d'accueil. Les migrants ont parfois le devoir de combler leur absence auprès de la famille par une compensation financière. Cheikh., employé dans une discothèque, affirme à ce sujet la pression supplémentaire du migrant de gagner de plus en plus d'argent en raison de l'amplification des besoins de sa famille au Sénégal :

³⁶ Khaly. Migrant à Paris de 1992 à 1997, puis de 2004 à nos jours, Paris, février 2014.

³⁷ Discours fréquent à Dakar

³⁸ Ndèye., Migrante à Paris depuis 5 ans, septembre 2013.

C'est difficile parce que tout l'argent que tu envoies est gaspillé au Sénégal. Ils n'ont pas conscience de nos efforts. Nos dirigeants ne nous aident pas non plus. J'étais dans la politique. Je sais ce qui s'y passe. J'ai connu des gens qui sont rentrés au Sénégal qui sont devenus fous parce qu'ils ont tout perdu. Des centaines de millions de FCEA.³⁹

Les réalités sociales sénégalaises font que le migrant est attendu comme un symbole de réussite. La dureté de la perspective de l'échec renforce la prudence des migrants qui s'accrochent au rêve du retour.

Certains migrants se trouvent alors dans l'impossibilité de mettre en avant leurs choix personnels car les conséquences de cette prise de liberté seraient trop lourdes sur leur projet migratoire initial, qui rappelons-le est la plupart du temps de trouver du travail et économiser suffisamment d'argent pour bien préparer leur retour.

La migration est devenue une caractéristique importante de la société sénégalaise du fait d'un puissant imaginaire migratoire. En réalité, elle s'assimile au Sénégal à un moyen de subsistance. Elle est également motivée par la quête d'une reconnaissance familiale et sociale. Le processus migratoire peut alors être perçu comme un parcours initiatique qui marque le passage de l'enfance à l'âge adulte. Un processus qui garantira à l'individu le respect du groupe.

Malgré l'urgence du départ décrite par les personnes interrogées l'enquête a révélé une absence de projet migratoire clair et précis, si ce n'est l'objectif très imprécis et aléatoire de «réussir» dans le but ultime de répondre aux attentes du groupe. Lorsque le migrant échoue dans le pays de destination, et qu'il est contraint de retourner dans son pays d'origine, forcé de tracer son itinéraire du retour, sa mort sociale est assurée car il est habité par la honte de l'échec dans un contexte où l'on suppose la facilité de réussir dans les pays occidentaux, ce qui lui donne un statut de « raté » auprès de ses concitoyens.

La théorie de l'*agency* ou *agentivité* met en perspective l'intention, la capacité d'agir et l'action tangible d'un acteur sur d'autres acteurs et sur le monde. Dans le couple conceptuel *Agency*/Structure, l'ensemble des coutumes, lois, traditions et les idéologies constituent la structure qui est alors confrontée à l'action individuelle des acteurs. Selon Durkheim (1858-1917), la structure est à l'origine de la création de la société et le social détermine les comportements individuels. L'approche structuraliste de Durkheim est donc en contradiction avec la possibilité des migrants d'agir uniquement en fonction de leur libre arbitre. Des forces sociales peuvent fortement influencer ou contraindre le migrant dans ses choix, le faire choisir un mode d'action contre sa volonté.

³⁹ Cheikh, Migrant à New York depuis 14 ans, janvier 2014.

Les pressions familiales ou sociales dont les candidats au départ peuvent parfois faire l'objet témoignent de la prédominance de la structure sur l'*agency* dans l'analyse de la migration Sud-Nord. Précisons tout de même qu'il ne s'agit pas là d'une règle générale, car des candidats au départ sont aussi motivés par des intérêts plus personnels, plus individuels.

Le rapport entre les aspirations individuelles et collectives peut parfois être conflictuel car la *structure* soumet les migrants à des contraintes quant à leurs choix individuels. Le migrant peut tenir à cœur son projet d'exister, de se réaliser, mais son but ultime est souvent d'être utile à sa famille. C'est ainsi que dans le projet de départ des migrants sénégalais, nous observons leur consentement à un sacrifice personnel au bénéfice de leurs familles. Comme nous pouvons le percevoir dans le choix (ou le non-choix) de l'émigration clandestine par la pirogue ou la traversée du Sahara, les migrants font souvent preuve d'altruisme et se sacrifient pour assurer le bien-être des leurs.